

# LA STÉRÉOTYPIE, OUTIL LINGUISTIQUE OU ÉPISTÉMOLOGIQUE ?

Maria Ana OPRESCU<sup>1</sup>

## Résumé

Le mot même de « stéréotypie » a, en français, un sens renvoyant à la psychologie, à la psychiatrie même. Pourtant, l'emploi des procédés basés sur la stéréotypie a marqué quelques-unes des plus brillantes étapes de la didactique des langues étrangères. L'efficacité prouvée des procédés d'enseignement des langues basés sur la stéréotypie est due, en principal, au fait que celle-ci est l'expression linguistique d'un procédé plus profond, la catégorisation – outil épistémologique fondamental pour systématiser/ comprendre la réalité. C'est-à-dire que la stéréotypie est un processus fondamental non seulement pour l'apprentissage d'une langue étrangère, mais aussi pour la compréhension du monde en tant que tel.

**Mots clé** : stéréotypie, didactique, enseignement, catégorisation, langue.

## Abstract

The very word « stereotyping » has, in French, a meaning related to psychology or even psychiatry. Still, the use of procedures / techniques based on stereotyping has influenced some of the most brilliant periods of the teaching of foreign languages. The proven efficacy of language teaching techniques based on stereotypes is caused mostly by the fact that it is the linguistic expression of a deeper phenomenon, that it is the linguistic expression of a deeper phenomenon, the categorization – a fundamental epistemological tool designed to systematize / understand reality. It means that stereotyping is a fundamental process not only for learning a foreign language, but also for the understanding of the world as such.

**Keywords** : stereotyping, teaching, categorization, learning, language.

I. Dans l'espace linguistique francophone, la stéréotypie jouit d'une réputation mitigée. C'est que, sans avancer de sens péjoratif explicite, les trois principaux dictionnaires français – le *Littré*, le *Robert* et le *Larousse* – donnent pour le mot « stéréotypie » une référence implicite marquée, en renvoyant à la psychologie ou à la médecine. Pourtant, le terme, dû à Firmin Didot (1798) provient de l'art typographique<sup>2</sup> et, à l'origine, n'avait aucune connotation négative. Celle-ci date du Second Empire, quand le psychiatre et helléniste amateur Jean-Pierre Falret, dans son *Traité des maladies mentales et des asiles d'aliénés, lésions cliniques* (1864), utilise la fusion savante de deux mots grecs – στερεός, « solide, figé » et τύπος « caractère » - pour décrire le principal symptôme de la *catatonie*: une « itération » ou « fixation invariable » d'un geste ou mot, sans intention de communication, « *ritualisation vide* » qui identifie le syndrome, la maladie. Avec de tels antécédents, dans l'espace linguistique français, le mot resta longuement cantonné à la description des *psychoses* et autres *syndromes psychiques*.

II. La situation de la stéréotypie dans l'espace linguistique anglophone est tout autre. En ce cas, le sens psychiatrique est secondaire et tardif<sup>3</sup>, situation qui est due, en principal, à l'œuvre de pionnier d'un émigré : Jacques Roston. Né dans la petite bourgade de Kołobrzeg<sup>4</sup>, ce philologue et enseignant parlait déjà cinq langues quand il arriva à Londres, dans les dernières années du XIX<sup>ème</sup> siècle. À l'époque, c'était la capitale d'un vaste empire, qui s'étendait des Indes et jusqu'au Canada, point d'attraction pour des immigrants de toutes nations. Beaucoup étaient des gens modestes – travailleurs manuels, pour l'insertion professionnelle desquels quelques rudiments de *pidgin english* étaient suffisants. Mais il y en avait de plus en plus qui venaient à Londres pour faire des affaires, et ceux-ci avaient besoin d'apprendre vite un anglais sinon élégant, du moins passable. En plus, pour des raisons d'affaires ou de tourisme, un nombre croissant d'Anglais parlaient à l'étranger – et ce, à une époque où l'anglais était loin d'être la langue universelle d'aujourd'hui. C'est là que Roston vit un marché potentiel pour l'enseignement des langues. Mais il n'était pas le seul à s'en rendre compte, et la concurrence était déjà acerbée.

Et c'est là que Jacques Roston eut son moment de génie. Il imagina d'associer un livret illustré (« *Rees Pictorial Language book*») et une collection d'enregistrements sonores (« *Direct English* »)<sup>5</sup>, pour mettre en œuvre un mécanisme d'apprentissage à trois étapes (« *Listen, Understand, Speak* »)<sup>6</sup>. C'est

la méthode **Linguaphone**, diffusée par l'institut homonyme, dès 1901<sup>7</sup>.

D'emblée, il est évident que la méthode **Linguaphone** a pour axe un usage intelligent de la stéréotypie : un support visuel constitué d'images d'Epinal<sup>8</sup>, mettant en scène un contexte de communication stéréotype et un support linguistique stéréotype, construit par itération, qui concouraient à produire une réaction de communication stéréotype, exercée de façon répétitive.

De nos jours, nous connaissons bien les limites de ce type d'enseignement des langues étrangères, mais il ne faut pas oublier qu'à l'époque, le succès de la méthode **Linguaphone** fut explosif : en 1905, elle était disponible en 4 langues étrangères (français, allemand, espagnol et italien). Un quart de siècle plus tard, c'était la plus diffusée méthode d'apprentissage sans professeur, avec plus d'un million de cours vendus et des filiales en une vingtaine de pays ; elle était disponible même pour les langues les plus exotiques (Hausa, Hébreu ou Espéranto) ! C'est dire que l'usage didactique des stéréotypies (visuelle, sonore et expressive) donnait des résultats !

Cela me rappelle mes expériences du début des années '90, quand je travaillais dans l'enseignement secondaire. J'avais des élèves provenant de différents milieux, des plus pauvres aux plus aisés, mais ce n'était pas leur situation économique qui déterminait leurs performances dans l'étude du français – mais un autre facteur, que je mis du temps à comprendre. Ce n'étaient pas les leçons privées qui faisaient la différence – celles-ci réservées aux matières « importantes », comme les mathématiques. Je mis du temps à réaliser que les **lectures** privées faisaient la différence : ceux de mes élèves qui avaient une bibliothèque fournie à la maison obtenaient systématiquement de meilleurs résultats non seulement en classe de français, mais aussi dans le cas de l'ensemble des matières scolaires ! Le tout fonctionnait comme si les stéréotypies (d'interprétation, de comportement, de langage, etc.) apprises au contact du texte littéraire facilitaient, tel un inventaire de significations sociales, la compréhension des situations réelles ou des simulations didactiques similaires !

**III.** Malgré le mépris injuste qui les accompagne (du moins dans la francophonie), les stéréotypes nous aident à donner du sens au monde. Héritage culturel, donc produits d'expériences multimillénaires – c'est là une forme de catégorisation qui aide à simplifier et systématiser le monde, tel que nous le voyons/vivons. Ainsi, l'infinie diversité du monde réel auquel se confronte chacun est plus facilement identifiée, analysée et mémorisée – ce qui accélère

nos réactions et nous permet la prédiction. Les stéréotypes, qu'elles portent sur les catégories d'objets ou de personnes, sont certainement réductives, donc biaisées, ce qui nous impose de la prudence, lorsqu'un jugement nuancé est nécessaire<sup>9</sup>. Néanmoins, pour reprendre le raisonnement du psychologue Gordon Allport (1954 : 39-43), l'usage systématique, quotidien des stéréotypes facilite la compréhension, car il est plus facile de comprendre une information « classée », et ce, pour quatre raisons. En tout premier lieu, cela permet aux gens d'identifier rapidement les schémas de réponse, par assimilation de la situation réelle à une stéréotypie (« classification »). Deuxièmement, les informations « classées » sont plus spécifiques que les informations non-classées, car l'assimilation à un stéréotype accentue, « essentialise » les propriétés fondamentales, celles qui sont partagées par tous les membres d'un groupe (« *in-group* », qui peut être constitué d'objets, de situations, de gens ou, dans notre cas, de structures linguistiques). Troisièmement, par l'inclusion de l'objet (personne, situation, structure linguistique) dans un groupe, les gens peuvent plus facilement décrire (utiliser, manipuler, modifier) l'objet ainsi « classé », en prenant pour point de départ les caractéristiques de la catégorie dans son ensemble (et cette approche reste efficace, même si la catégorie elle-même n'est, à l'analyse, qu'un groupement arbitraire). Enfin, il est plus facile de saisir la spécificité d'un objet (personne, situation etc.) par différenciation par rapport à la catégorie où il a été « classé ».

C'est dire que la stéréotypie est un processus fondamental non seulement pour l'apprentissage d'une langue étrangère, mais aussi pour la compréhension du monde en tant que tel. Bien que les stéréotypies soient souvent biaisées par le contexte social et/ou culturel, les gens continuent à les utiliser avec succès, comme raccourcis pour donner un sens à leurs expériences quotidiennes, ce qui rend la tâche de comprendre le monde moins cognitivement exigeante.

**IV.** Ce sont là les propos de l'un des fondateurs de la psychosociologie moderne, qui en dégage un mécanisme abstrait afin d'expliquer la genèse et le fonctionnement social des clichés et préjugés. La perspective d'un philologue est, elle, bien plus concrète. L'attribution d'un nom à un être, objet ou à une action – la **nominalisation** – est une forme de catégorisation, qui satisfait les quatre critères de Gordon Allport : cela permet la réponse (sans nominalisation, le dialogue, donc la réponse, n'existerait pas), les êtres/objets nominalisés sont plus spécifiques que ceux non-nominalisés (car la classification par nominalisation accentue, « essentialise » les propriétés fondamentales, celles qui sont partagées par tous les membres d'un groupe de locuteurs). Troisièmement,

par la nominalisation de l'objet, les gens peuvent le décrire. Enfin, il est plus facile de saisir la spécificité d'un objet par différenciation (adjectivation) par rapport à la catégorie nominale à laquelle il appartient.

Il nous faut observer que si la classification est l'une des activités épistémologiques fondamentales, ayant contribué à la genèse de l'esprit, la nominalisation, comme processus de classification verbale, constitue un facteur fondamental pour la genèse du langage. C'est ainsi que sont apparues, il y a bien des millénaires, les unités minimales porteuses de sens – **les mots** – par le rattachement d'une référence objectuelle à une expression phonématique. Et, pour reprendre l'observation du dr. Allport, cette juxtaposition reste efficace, même si la relation entre la catégorie et l'objet référencé n'est, à l'analyse, qu'un acte arbitraire (à l'exception des onomatopées). C'est bien pourquoi les grammairiens de l'école structurale considèrent que le mot est « une catégorie insignifiante » : elle appartient à l'épistémologie du langage, et non pas à la grammaire.

Ce serait une démarche du plus grand intérêt l'étude du rôle de la stéréotypie dans le processus de nominalisation: dans bien des cas, les mots renvoient initialement à des références limitées, avant de devenir, à force d'association stéréotype, nominalisant d'une classe d'objets (le roumain « frigider », dérivé d'un nom de marque commerciale depuis longtemps oublié, est un exemple bien connu).

Cela pose une question troublante : en quelle mesure le vocabulaire tout entier est, à l'origine, dérivé de l'« itération » ou la « fixation invariable » (comme dirait le dr. Falret) de l'association d'une classe d'objets et d'une expression phonématique? Donc, le fruit socialisé de la stéréotypie ? Mais c'est là un tout autre domaine, dont l'ampleur dépasse les modestes limites de cette contribution.

### **Références bibliographiques**

1. ALLPORT, Gordon (1954), *The Nature of Prejudice*, Reding, Massachusetts : Addison-Wesley Publishing Company
2. FALRET, Jean-Pierre (1864), *Traité des maladies mentales et des asiles d'aliénés, lésions cliniques*, Paris : Baillière
3. KLEG, Milton (1993), *Hate Prejudice and Racism*, Albany : State University of New York Press

4. McGARTY, Craig, YZERBYT, Vincent Y., SPEARS, Russel (2002), *Social, cultural and cognitive factors in stereotype formation. Stereotypes as explanations: The formation of meaningful beliefs about social*, Cambridge : Cambridge University Press

# Notes

[ ← 1 ]

Chargée de cours, Département des Langues Modernes et de Communication en Affaires, ASE  
Bucarest

[ ← 2 ]

Procédé consistant en l'utilisation d'un cliché dit « procédé écossais », initialement mis au point par l'*Imprimerie nationale* pour imprimer les *assignats* (invention de l'Écossais Law) et repris par les frères *Didot* pour imprimer en continu sur des bobines de papier, procédé qui deviendra la *rotative*.

[ ← 3 ]

Ce sens n'apparaît qu'en 1922 (Kleg, 1993 : 135–137).

[ ← 4 ]

Aujourd'hui en Pologne centrale.

[ ← 5 ]

Initialement sur cylindres de cire, par la suite sur disque dur à 78 tours/minute.

[ ← 6 ]

« Écouter, Comprendre, Parler ».

[ ← 7 ]

Bien des sources bibliographiques roumaines donnent pour point de départ de la diffusion mondiale de la méthode Linguaphone les années '40 et la collaboration de l'Institut Linguaphone avec l'armée des États-Unis. En réalité, la méthode était à l'époque bien connue et amplement diffusée, et c'est bien pourquoi l'armée des États-Unis employa amplement la 3ème génération de la Méthode Linguaphone.

[ ← 8 ]

Entre 1905 et 1925; dès 1926, la méthode utilisa des photos de situations stéréotypes (jusque dans les années '30, Roston utilisa en ce sens ses propres photos de famille !).

[ ← 9 ]

Voir, en ce sens, McGarty, Yzerbyt, Spears (2002 : 1–15).